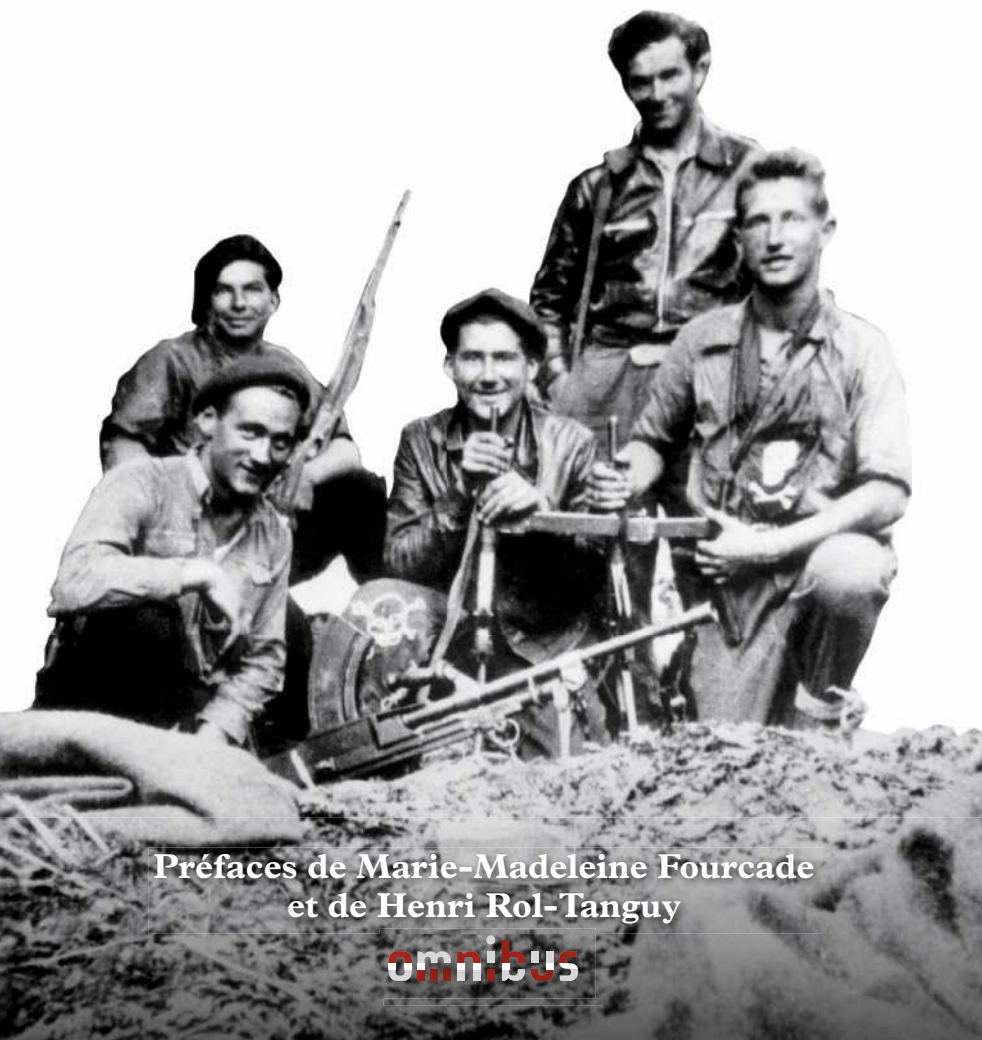


Alain GUÉRIN

Chronique de la Résistance



Préfaces de Marie-Madeleine Fourcade
et de Henri Rol-Tanguy

omnibus

omnibus

Alain Guérin

Chronique
de la Résistance

*Préfaces de
Marie-Madeleine Fourcade
et de Henri Rol-Tanguy*

omnibus

La Résistance ; Chronique illustrée (1930-1950) a été éditée en 1972-1976, par le Livre-Club Diderot, avec des préfaces de Louis Saillant, Jacques Debû-Bridel, Marie-Madeleine Fourcade, Jacques Bounin, Henri Rol-Tanguy et une postface de Robert Vollet ; la présente édition, revue, corrigée, complétée et augmentée, a été réalisée, en 1999-2000, par l'auteur, avec le concours de Jean-Pierre Ravery pour la documentation.



© 2000, 2010, Omnibus, un département de

Crédits photo couverture : © L'Humanité/Keystone-France/Eyedea

ISBN : 978-2-2580-8853-5 N° Editeur : 575

Dépôt légal : mai 2010

Sommaire

<i>Préface</i> de Marie-Madeleine Fourcade	7
<i>Préface</i> de Henri Rol-Tanguy	19
 Introduction : Les paradoxes du résistant	27
Première partie : Une révolte très organisée	43
Deuxième partie : Du côté des bourreaux	447
Troisième partie : Au temps des malentendus	751
Quatrième partie : Le combat total	1201
Post scriptum : Une allergie à l'épopée	1601
 <i>Annexes</i>	1629
<i>Bibliographie</i>	1653
<i>Index</i>	1735
<i>Du même auteur</i>	1791
<i>Table des matières</i>	1793

à Monique,

« Quiconque écrit l'histoire de son temps doit s'attendre qu'on lui reprochera tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il n'a pas dit. »

VOLTAIRE (*Lettre
à Valentin Philippe Bertin de Rocheret*)
14 avril 1732.

Préface

*de Marie-Madeleine Fourcade,
chef du réseau Alliance.*

RÉSISTANCE, ce mot tracé en lettres couleur de sang, la nuit de quarante-neuf mois d'occupation nazie, laboure la couverture du livre puissamment évocateur d'Alain Guérin. Voici que cet ouvrage nous prouve qu'il y a encore à dire sur la Résistance. Surtout, il reste à la faire entendre aux jeunes. Pour nous, rescapés, ce lambeau d'un passé où le temps était suspendu à la mort, nous semble extraordinairement actuel, tant il appartient à notre peau. En témoigner sans relâche est la juste rançon de la sauvegarde que l'on doit à ceux qui ont tout donné. Mais les jeunes ? Qu'est-ce pour eux ? Un épisode très court de l'Histoire de la France, d'une exemplarité indigeste, dont les mobiles restent obscurs tant elle est maintenant controversée... La notion de volontariat et de sacrifice n'a guère cours. Quant aux résultats, certains jugent que c'est la Providence, selon les croyants, le calcul des probabilités mitigé de hasard et de chance, selon les sceptiques, qui ont sauvé la France. Ou tout simplement les armées alliées volant au secours de la témérité inconsciente du type James Bond. D'autres nous tiennent rancune. Le fils de l'un des plus valeureux agents de mon réseau, un martyr, a poussé la réprobation jusqu'à souiller la tombe du Soldat inconnu. Je ne lui en veux pas. C'est notre faute. Nous n'avons pas su rester fidèles à l'image que nous nous étions donnée, parce que l'unité de la Résistance n'existait pas comme a pu exister l'unité combattante de la première grande guerre mondiale, une guerre de frontières.

« L'Histoire est une mêlée étrange, a dit Jean Jaurès, où les hommes qui se combattent servent la même cause. L'Histoire est la résultante de toutes les forces, toutes les classes, toutes les tendances, tous les intérêts, toutes les idées, toutes les énergies collectives ou individuelles cherchant à se faire jour, à se déployer, à se soumettre l'Histoire. »

Aucune définition n'illustre mieux la Résistance. Des entités, qui, à partir d'impératifs traditionnels, philosophiques, idéologiques souvent contradictoires, amalgamées à une foule anonyme et sans

distinction d'hommes et de femmes de tous âges, résisteront spontanément dans le même sens et tiendront ensemble par des fibres à la fois dissemblables et fraternelles.

Donc pas d'unité. Cependant, une constante résolution : « se soumettre l'Histoire », en ce temps-là, c'était vaincre Hitler. Une étape aussi considérable à entreprendre qu'étaient les pas qui l'ont fait franchir, hardis mais aussi libres que tous ceux qui régissent la marche des hommes vers une destinée qui ne dépend que d'eux seuls, pour la dure acquisition d'un avenir meilleur, en harmonie avec le sacrifice consenti.

Pas d'unité, mais un lien : la Patrie. Ce lien, les Soviétiques en avaient fait le symbole de la victoire de Stalingrad. Au mont Mamaïat s'élève une statue gigantesque, de quatre-vingt-six mètres de haut, c'est la Mère Patrie. L'URSS n'avait rien trouvé de plus beau pour, de son peuple, traduire l'abnégation à jamais incrustée dans la glèbe d'un champ de bataille pétri de mitraille et d'ossements, qui fut le cran d'arrêt des hordes hitlériennes et leur tombeau. C'est vers elle que se tend le bouquet des jeunes épousées. C'est autour d'elle que les enfants montent la garde. Et l'holocauste du Ghetto de Varsovie, ne laisse, lui aussi, aucun doute. Quatre cent mille Juifs polonais ont choisi de mourir parqués, brûlés vifs, noyés dans les égouts, un suicide collectif à l'endroit où ils ont vécu.

Chez nous, pas de Stalingrad, pas de Ghetto, mais l'écho de la voix des sacrifiés se répercute dans les clairières, se réfléchit contre les murs des forteresses et des prisons, se répète et se renvoie tout au long de la chaîne des massacrés et des fusillés : « Vive la France ! ». C'est le message sorti des entrailles du peuple français, passionnément épris de son sol. Miné par les neuf mois d'attente paralysante de la « drôle de guerre », n'ayant pas encore perçu le sens exact des hostilités qu'il était empaqueté dans la déroute, plongé dans la stupeur de la défaite, précipité dans un gouffre d'incertitude, en l'espace de quelques jours, notre peuple ne pouvait sans doute réagir autrement qu'il ne l'a d'abord fait, ce qui n'est pas glorieux pour autant, chacun fonctionnant pour son propre compte, bandant l'arc de son cher système D, essayant stoïquement cependant de retrouver l'origine ancestrale de sa sève, afin d'y puiser la force de subir le poids étouffant du vainqueur. Étonné aussi d'entendre un vieillard chevrotant, qu'il prenait pour le paragon de l'héroïsme, lui prêcher la confiance, en lui imposant de graver un nouveau calvaire, il se sentait annihilé.

Les dirigeants impromptus, Pétain et les pétainistes, sortis de la déconfiture, persuadés de celle à court terme de l'Angleterre, instauraient la panacée d'un régime apparenté aux dictatures voisines, cet « ordre nouveau » qui rendait l'Europe esclave du totalitarisme, tout en invoquant la pitié pour une population injustement éprouvée, les prisonniers victimes innocentes. Une pitié honteusement hypocrite

s'abritant à l'ombre d'Hitler, dans la perspective dantesque de domination du nazisme, sans rémission pour aujourd'hui et encore moins pour demain s'il devait sortir victorieux du conflit. Prétexte infâme pour infliger aux Français un double châtement. D'une part, leur ôtant toute espérance après le retrait de la lutte du potentiel immense de l'Empire, d'avoir à subir un armistice dégradant, les deux tiers du territoire occupés ou annexés, la flotte mise en panne, les justes qui comptaient sur notre hospitalité légendaire livrés aux fauves, la désorganisation physique et morale de la Nation à travers des conditions draconiennes, et, d'autre part tordant le cou aux faucons, aux « factieux », causes prétendues du désastre, d'avoir à entreprendre une « révolution nationale », une guerre civile sous la botte de l'ennemi, qui dresserait les uns contre les autres ces Français qui avaient tant besoin les uns des autres, sans qu'il en manquât un seul de ceux encore debout. Peu après, comme ils n'avaient pas bronché ou imperceptiblement, Pétain leur imposa la collaboration avec l'occupant, un narcotique qui devait les asservir à un chantage grandissant, pire, à des tentations déshonorantes, à des actes avilisants. La pitié qui engendre le chagrin : Tartuffe-roi.

Une telle absence de dignité dans l'adversité, une crédulité réelle ou feinte, aussi coupable, à l'égard d'Hitler et de Mussolini, « on pouvait compter sur eux pour nous redresser ! on pouvait croire que l'hitlérisme sauverait la chrétienté ! » L'ignorance entretenue de la puissance de destruction du nazisme, dont les foudres commençaient à percer les nuages fumigènes, la condamnation à mort par des officiers de cette Armée d'armistice (!) qui acceptait de se prélasser tandis que plus d'un million de ses soldats croupissaient derrière les barbelés, du seul de leurs pairs, Charles de Gaulle, qui l'appelât au combat, provoquèrent l'humiliation, plus sûrement que ne l'avait fait la défaite, conduisirent à la révolte, ramenèrent aux sources, « la bêtise, la démenche et la bassesse, firent place aux hommes indestructibles », d'Eluard. Pouvoir penser, croire, vivre, créer et procréer, être maître chez soi, au lieu de son choix, patrie héritée ou patrie d'élection, redevint le plus cher des biens, la notion de liberté par excellence, à partir de laquelle se forgea la Résistance à l'usurpateur du patrimoine commun. Plus tard, on affirma que la Résistance était la guerre de la liberté. Robespierre l'avait déjà dit de la Révolution, mais la Résistance n'était pas une révolution, c'était une guerre de civilisation, donc un « conflit moral », comme l'a écrit de Gaulle. Cependant, en la faisant, le vrai peuple de France, devenu clandestin, n'en prit conscience qu'en se mesurant, coup par coup, avec l'adversaire. Pouvait-on lui éviter cette expérience de malheur, la rendre moins poignante ?

Des symptômes dont Alain Guérin a fait la sensationnelle autopsie furent négligés d'une manière aberrante. Cette Allemagne, encore désarmée, qui crevait de faim, on pouvait lui ouvrir des perspectives

humaines tout en se maintenant vigilants et plus forts qu'elle. Ce fut l'inverse. Une politique empirique, sans imagination, restée figée depuis 1918, entraîna une méconnaissance impardonnable de la dynamique nazie s'implantant sur un terrain approprié et de sa préparation intensive à des boucheries prometteuses : le Feldmarschall von Rundstedt déclarait, en 1939, devant l'académie militaire : « ... la destruction des peuples et des richesses nous est indispensable... aussi nous trouvons-nous dans l'obligation d'anéantir au moins un tiers des habitants chez nos voisins. » Les risques de guerre n'étaient pas jaugés autrement que dans la confusion sidérante de nos théoriciens étoilés — seul Guderian croyait aux tanks de De Gaulle —, de même que ne furent pas davantage analysés le sens de l'avènement d'Hitler par des moyens illégaux, son maintien au pouvoir grâce à des procédés machiavéliques. Ceux qui lisaient *Mein Kampf* ne prenaient pas « cette doctrine absurde » au sérieux et les très rares qui comprenaient entre les lignes, prêchaient leur inquiétude dans le vide de la conscience universelle. Les rapports alarmants de nos services restaient lettre morte. « Si les Français avaient su ce que le Führer voulait exiger d'eux après la victoire, leurs yeux seraient sortis de leur tête ! » triomphait Goebbels, sur le ton brutal qu'employait déjà son maître, le 1^{er} septembre 1939, devant le Reichstag : « La Pologne (...) recevra une réponse qui lui fera passer l'envie de respirer ! » Le ton du bourreau, habituel à cet individu sans dimension, désincarné, le pitre tragique que Chaplin imite d'une manière hallucinante, le peintre en bâtiment qui s'est pris pour Picasso, il n'était, hélas ! pas le seul, ce porteur du virus qui conduira l'Allemagne à sa perte. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? J'ai entendu le bourgmestre de Berlin dire à un auditoire de trois mille jeunes : « Hitler, souvenez-vous, c'est l'homme qui a fait détruire notre capitale et qui nous l'a léguée, coupée en deux. » Stupidement naïf à son endroit, on le laissait tout faire. Ses premières persécutions de Juifs, dont on disait lâchement qu'ils avaient l'habitude et qu'ils n'avaient qu'à émigrer pour être tranquilles, ne firent nullement songer au génocide intégral. La création de camps de concentration pour réfractaires à la géniale suprématie de la race des seigneurs ne préfigura, pour personne, le crime contre l'humanité, « il ne s'agissait que de Boches ». On pouvait encore montrer puissamment les dents, lors de la Rhénanie, lors de Munich, et, il n'était pas trop tard, en courant sus aux arrières de l'ennemi, enfoncé en Pologne, tout en mettant l'Italie fasciste au pied du mur, ce qui eût, pour la suite, garanti le front africain, verrouillé la Méditerranée, éventuellement permis le repli stratégique assorti de la proposition churchillienne de fusion des deux Empires. A condition, bien sûr, d'en avoir prévu la mise en œuvre, la France et l'Angleterre eussent pu les livrer, ces batailles, au lieu de se calfeutrer derrière des forteresses percées ou des paravents de papier et de bramer des appels, dont la faible

résonance faisait sordidement ressortir le peu d'engouement des autres nations pour généraliser le conflit. Coalition diplomatique désuète, bien incapable de tenir en respect et d'enrayer la progression d'un forcené insensible aux apparences, ne connaissant que la force, ne se rendant qu'à l'évidence, et puis, le comble, après lui avoir déclaré la guerre, se momifier l'arme au pied et attendre, sans y croire, d'être attaqué, quelle tristesse !

Mais Hitler n'était pas le seul animateur de son entreprise, une entreprise de brigandage que je me refuse à appeler un régime, par respect pour les autres quels qu'ils soient. S'il en était l'inspirateur démoniaque, il n'en eût jamais atteint presque le sommet, sans des complices, sans des esclaves, qui parfois le dépassaient dans l'invention diabolique : les Eichmann, les Mengele et qui débordaient les frontières de l'Allemagne : les Waffen SS, en France, au nombre de trente mille. Son entreprise, cependant, s'est montée d'une manière incroyablement rapide, grâce à des couveuses d'officiers des SA, du SD, une incubation intensive de SS ; ils étaient déjà cinquante mille en 1933, date de la prise du pouvoir. Des équipes de savants, formées pour mettre au point des armes nouvelles, les futurs V1 et V2. Des laboratoires de pathologie, chargés d'étudier les caractéristiques héréditaires et d'éliminer d'office les mauvaises, chez les leurs, pour commencer, ce qui fut fait, la race des seigneurs ne supposant nulle tache originelle. Des procédés de corruption pour engager le peuple allemand tout entier dans le système, tels que l'appât de profits fabuleux, dans l'industrie de guerre notamment, le tinrent en laisse, mais aussi le poussèrent au crime en faisant appel à ses plus bas instincts. La devise *Blut und Boden*, sol et sang, l'entraîna vers une soi-disant purification germanique intégrale, régentée, réglementée, subjuguée par le corps sans âme des SS, devenu l'élite de la Nation, dont on peut mesurer l'horreur lorsque l'on sait que Göring, Goebbels, Bormann, des épouvantails cependant, ne lui ont pas appartenu. Les SS obéissaient comme des automates. Sans doute en étaient-ils. Le fameux « Jump ! », du film *To be or not to be*, n'est pas une charge.

J'en ai approché deux après la guerre. L'inexorable Karl Gehrum, l'Obersturmführer de Strasbourg, qui avait tué, ou fait tuer cent soixante-huit membres de mon Réseau, en sept nuits, d'une balle dans la nuque, certains brûlés vifs dans le four crématoire du Struthof, d'autres jetés dans le Rhin, d'autres encore enfouis en vrac dans des charniers après avoir été fauchés à la mitrailleuse, sans se demander une seconde si ces femmes, ces vieillards, ces tout jeunes gens qui se trouvaient mêlés aux hommes adultes, méritaient la mort sans jugement, déloyale, vaine, tragique qu'il leur imposait PAR ORDRE SUPÉRIEUR.

Le second, prisonnier de guerre, me raconta comment on les dressait. Parmi les brimades, après quarante-huit heures d'exercice et de close-combat en terrain varié, on les amenait à un cantonnement

où ils devaient complètement et confortablement s'installer, avec toutes les corvées de quartier que cela comporte. Ils s'endormaient enfin, épuisés, mais une demi-heure plus tard, réveil. Il fallait plier bagages dans les règles, nettoyer à fond le campement et repartir en manœuvres. Après des mois de cette discipline implacable, impitoyable, inflexible, ils ne se posaient plus de questions, ils étaient aptes à ce que l'on attendait d'eux au moindre commandement, voler, tricher, assassiner.

Car le vol et la falsification sont à la base de l'entreprise hitlérienne. De là à assassiner, le pas est vite franchi, les criminologistes le savent bien. Les nazis volaient. Ils ont volé le travail, la peine la plus noble, de millions d'hommes et de femmes déportés dans des camps et soumis aux travaux forcés jusqu'à l'épuisement. Le labeur de ces misérables bagnards, après des essais de construction de monuments en granit, l'un des rêves pharaoniques d'Hitler, se mua très vite en aide à l'industrie de guerre, sous toutes ses formes, y compris des expériences de cobayes. On leur volait tout. Leurs biens en les capturant, ce qu'ils portaient sur eux, argent, bijoux, objets, appareils de toutes sortes, qui furent négociés ou distribués en bons points aux combattants. De même que leurs vêtements. Un homme nu, pour les nazis, ne valant pas plus qu'une bête, on le faisait disparaître, dès que ses forces déclinaient ou que la maladie le gagnait, dans des conditions atroces, la pendaison, la chambre à gaz, le massacre collectif, ou « simplement » à coups de crosse. Puis on lui prenait encore ses dents en or et ses cheveux. A moins qu'on ne le dépeçât, comme furent découverts à Strasbourg, dans des baquets, trempant dans le formol, des bras, des jambes, des bustes, des sexes, des têtes de jeunes et sains tziganes, dont on avait volé les corps, pour SERVIR LA SCIENCE. Et pour en faire des sujets d'expérience, les nazis volèrent des enfants. Ils volèrent l'esprit, par l'abdication du libre arbitre sous la torture, des sévices physiques dont, en permanence, la faim, les chaînes aux poignets et aux chevilles dans les prisons, ne le cédaient en ignominie qu'aux tourments insupportables de la baignoire, du courant électrique, des coups qui estropient, des blessures qui lèsent, des supplices par étouffement, par étranglement, par hémorragie qui achèvent ou rendent fou. Et les indicibles souffrances morales ! La peur de ce qui va encore survenir, par-dessus toute l'angoisse déchirante de ce qui va advenir des êtres chers, des amis, qui étreint le cœur et le détruit plus sûrement que dans un étau d'acier. Ces voleurs étaient en même temps faussaires. Ivres du désir de posséder plus encore, les nazis ont fabriqué de la monnaie étrangère, bank-notes, dollars, par millions de Deutsche Mark. Ils ont aussi falsifié l'esprit des lois. Faire des lois pour abolir toutes celles existantes, au mépris de la sagesse des Nations, est le stigmate de la dictature absolue, *Nacht und Nebel*, nuit et brouillard, loi écrasant les conventions de

La Haye, selon laquelle les familles ne devaient jamais connaître le sort des leurs, enlevés et promis à une disparition sans traces, s'apparente au concept de domination du monde, épicerie du nazisme, d'un monde dont tous les habitants vous appartiennent et que vous utilisez à votre guise, selon qu'ils plient ou pas, qu'ils conviennent ou pas, et répond au souci, les choses n'étant pas complètement résolues, de dissimuler les méthodes et les circonstances du crime. Egalement en partant de ce principe de falsification furent camouflées toutes les agressions nazies. L'incendie du Reichstag, contre la Nation allemande, l'attaque simulée du poste-radio de Gleiwitz, pour justifier l'envahissement de la Pologne, la fausse conjuration de la Bürgerbraukeller, afin de provoquer la ruée vers l'ouest, le pacte de collaboration de Montoire, pour mieux anesthésier la France, déjà dépecée, l'expédition de Rudolf Hess, en Angleterre, pour tenter de vicier le plan de résistance allié. Et le pacte germano-soviétique ! Comment le rusé Staline n'a-t-il pas flairé le piège ? Cette tricherie, cette fabrication de l'histoire avant l'événement produit encore ses effets, elle est l'une des formes les plus pernicieuses du nazisme.

Soixante-quinze millions de morts furent le tribut de son effondrement après vingt-cinq ans de malfaisance, dont on ne mesurera jamais assez la frénésie. Oui, c'était cela du côté des bourreaux qui régnèrent pendant sept ans sur l'Europe entière et qui se manifestèrent en France par un carrousel de Stukas ululant en piqué, de divisions blindées dégoulinant sur tout le territoire, escortées de Feldgendarmes prenant possession de tous les carrefours, de commissions d'Armistice mettant leur nez dans toutes les activités, de polices secrètes contrôlant les moindres actes du citoyen, l'envahissement, l'occupation, la contrainte, la rafle, l'assassinat. Tandis que Mussolini, piqué de malsaine émulation bombardait les routes noires d'une multitude paniquée, participation outrecuidante dont le « Comté de Nice » et la Savoie devaient faire les frais, et nous dépêchait son OVRA, succursale de la Gestapo.

Le temps des bourreaux surgit. Bien certainement on avait peur, on ne pouvait pas ne pas avoir peur et j'ai l'intime conviction que c'est la peur qui a empêché tant de Français de répondre à l'instinct national héréditaire et d'affronter un danger permanent qui faisait que « toute l'Europe était atteinte de la danse de Saint-Guy », comme l'écrit l'historien Michel Borwicz.

Quant à ceux qui échappaient à cette maladie, ils pouvaient devenir des kamikazes, ou des saints. Aucun certes, n'avait le goût du martyre que trop d'entre eux ont subi (ils étaient gais, le résistant était gai, c'était le collaborateur qui était lugubre), mais ceux qui l'ont subi ont fait plus pour la France que toutes les armées alliées. Ils lui ont permis de rester elle-même. Que l'on imagine une seconde les armées alliées

débarquant en une France devenue pronazie, comme l'y engageaient les délices de la Collaboration, repoussant le libérateur, comme cela fut fait à Dakar et tenté en Afrique du Nord, sur ordre de Vichy, comme jadis Orléans s'opposa à Jeanne d'Arc, jamais les choses n'auraient pu être comme avant. Face à face avec les bourreaux, qui étaient partout, même parmi leurs compatriotes, les résistants ont joué un rôle historique d'enrôlement volontaire, égal à celui des « citoyens résolus » d'août 1792, selon de Gaulle, mais avec cette différence épouvantable qu'ils furent condamnés à la clandestinité et au supplice jusqu'au bout. Cet aspect de la Résistance qui a sauvé non seulement l'honneur des armes, mais la raison de la France, « la raison est une arme plus pénétrante que le fer », disait Phocyclide, cet aspect essentiel est de nos jours dilué, laissé de côté, méconnu, et la Résistance nous reproche de n'avoir su faire d'elle qu'un épiphénomène où nos contemporains se plaisent davantage à voir les avantages qu'elle a pu en tirer, peut-être un pauvre abus de places et de décorations, plutôt que ce qu'ils lui doivent et qui paraissait insensé à l'époque, d'avoir pu repartir dans la vie la tête haute, l'esprit lavé, à bon compte pour beaucoup, de la souillure honteuse du nazisme.

Nous avons vu, au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'apothéose de l'arme blindée, les charges aéroportées les plus lourdes, l'arme secrète depuis les avions-robots jusqu'au champignon d'Hiroshima, mais au milieu de cet enfer de flammes et d'explosions, l'homme est resté le facteur incontestable de la victoire. Je ne sais comment les armes, dans les guerres futures, auront raison de l'espèce humaine, les bactéries, le rayon de la mort, les fusées creusant des trous de dix kilomètres de circonférence ! Mais tant que l'on n'aura pas trouvé le moyen d'abolir la volonté de résister, nul ne pourra dire qu'il détient mécaniquement le succès dans sa poche. Je crois en l'homme capable de vaincre même ce qu'il a pu inconsidérément inventer, le reniement de la bombe atomique par ses pères en est la preuve, dès lors qu'il a pris conscience que le sort de l'humanité et de ses racines profondes sont en jeu.

Ainsi, Pétain ayant choisi pour les Français la capitulation à toute espérance, la Résistance grandit dans la pire des positions, terrassée par l'ennemi et par les siens. Constamment, elle se battit sur deux fronts.

Les apprentis sorciers vichystes avaient élevé la trahison à la hauteur d'une institution et les traîtres à la Résistance, quasiment tous des Français, hélas ! ne se sentaient pas mal dans leur peau. Attirés par la nourriture, comme des chiens perdus sans collier, il exista des traîtres de profession, agents doubles ou indicateurs de la police « d'Etat » ou de la Gestapo. Il y eut des maîtres chanteurs, qui plumèrent des résistants, qui en vivaient et qui finirent toujours par les livrer. Tous ceux-là font partie de cette lie de la population qui, en temps de paix, s'adonne à des hold-up, des affaires de drogue, des

assassinats de rentiers. Ils trafiquaient en même temps avec l'occupant, sûrs de leur impunité. Combien sont passés à travers les mailles du filet troué de la Justice ? Mais il y eut aussi l'espèce presque impossible à détecter des agents retournés par la torture, passe encore, et par la trouille, il n'y a pas d'autre mot, qui firent plus de mal à la Résistance, que la goniométrie. Les coups les plus durs ont tous pour base un traître, c'était le pire de l'affaire, un cancer dont les nazis et les « gestapistes français » jouaient de moins possible, ils infiltraient dans les mouvements, dans les réseaux, dans les maquis, des hommes et des femmes relâchés parce qu'ils avaient accepté de donner leurs camarades qui, étroitement surveillés, leur procuraient peu à peu les adresses des PC ou des « planques » qui abritaient les chefs de file, les emplacements de postes-émetteurs. Alors des coups de filet s'abattaient sur des organisations entières. Privés d'ordres, de contacts, les rescapés mettaient longtemps à se reformer ou bien s'évadaient par l'Espagne, ou encore se cachaient, la mort dans l'âme, désespérés de ne plus pouvoir servir leur cause. De toutes manières, le mal était fait. Non seulement un lourd bilan d'innombrables morts, martyrs et déportés, mais le travail, la substantifique moelle de cette Résistance si péniblement élaborée, phagocyté, diminué, compromis pour beaucoup d'unités, à jamais.

La monstruosité du traître consentant fait ressortir d'une manière plus éblouissante encore la folle générosité, la grandeur d'âme, la dévotion à leur cause de ceux qui se sont tus. Jean Moulin, dont l'exemple est mondialement connu, en est l'archétype. Il n'est pas le seul. Nous ne connaissons jamais toute la liste fulgurante des héros qui choisirent de mourir à notre place, le phénomène majeur de la Résistance, sa quintessence. La trahison était proposée à tous, avec des délais de réflexion entre les séances de torture, plus éprouvants peut-être que la douleur à satiété. Certains déportés rentrés m'ont dit : « Plus on me cognait, plus je leur mentais. » D'autres : « L'idée de retourner au supplice me rendait fou. » « Ils surent autrement ce qu'ils réclamaient de moi et on me laissa tranquille, mais, honnêtement, je crois que j'aurais failli la fois suivante, ce en quoi j'aurais eu tort, car à la longue je me suis aperçu qu'on voulait surtout faire de moi un renégat à leur merci. »

Après avoir franchi de pareils obstacles, le résistant dévisageait la mort avec un calme confondant. Toutes les lettres des condamnés à mort en témoignent. Il est vrai que lorsque les malheureux parvenaient au poteau de leur destinée, ils n'étaient le plus souvent que l'ombre d'eux-mêmes, déjà aux trois quarts morts de faim, de froid, de maladie contractée en prison. Cependant, sublimés par cette royale indigence physique issue du sacrifice consenti, ils affrontaient l'instant suprême avec sérénité. Terrible différence avec le poilu qui monte à l'assaut sur le parapet des tranchées. Les balles, les obus

sifflent, tous, Dieu merci ! ne tomberont pas. Devant le peloton d'exécution, les douze coups sont le couperet de minuits sans lendemain.

Que l'on comprenne pourquoi l'idée d'évasion, mue par l'intérêt de conservation, obséda les captifs. Hélas ! fort peu furent couronnées de succès. Souvent la pusillanimité de partenaires, de compagnons de cellule ou de camp, les empêchèrent, mais c'est la ceinture de fer des surveillances qui les rendirent plus qu'hasardeuses et aussi l'absence de complicités avec l'extérieur. J'ai été couverte de honte tout au long de l'Occupation, par le manque de moyens qui m'empêchait de sauver mes amis incarcérés. On finissait par admettre sauvagement l'inéluctable : un homme pris était un homme perdu, sacrifié par ses frères d'armes, le summum de l'aberration. Peut-être se disait-on que cela pouvait vous arriver aussi à vous-même, à tous moments, quel pouilleux alibi ! Je préfère ressentir encore l'impératif qui dictait ma conduite en ce temps-là, la priorité de la mission.

Tous le savaient. La mission tenaillante, que nous nous étions donnée à nous-mêmes et que ceux qui conduisaient la guerre, de l'autre côté de l'eau nous confiaient comme à des partenaires, à des interlocuteurs valables, dit-on de nos jours, dont il fallait rester dignes quoi qu'il arrivât : libérer la France.

Cette mission a été accomplie. Or, je ne fus pas peu surprise de lire un jour, dans *France-Soir*, les souvenirs du général Blumentritt, ex-adjoint du Feldmarschall von Rundstedt, qui prétendait que la Résistance n'avait pas pesé lourd dans la balance des armes : « A peine quelques coups d'épingle ». Rencontrant ce général, le lendemain même, je ne manquai pas de lui poser la question : quels étaient ces coups d'épingle ? Le général, ex-nazi, commença par m'affirmer que le traducteur avait mal interprété sa pensée. Poussé dans ses retranchements, il admit qu'il ne s'agissait que du front de Normandie. Je lui fis doucement observer que dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 qu'il avait, selon ses propres déclarations, passée à boire du Cointreau, résultat dépassant toutes les prévisions d'un plan d'intoxication qui laissait entendre à l'ennemi que « l'opération Overlord » se produirait ailleurs, alors qu'elle était déjà en train..., le front de Normandie avait pu s'ouvrir grâce à la préparation, guidée de longue main par le renseignement des réseaux de Résistance, de la détection de toutes les défenses du front de l'Atlantique, de la destruction des pistes d'envol des V1 et des V2 qui grouillaient dans le secteur, de la purge des sous-marins opérant à partir de nos côtes, du sabotage en tous genres des arrières. A cela la Résistance était bien mêlée, sinon pourquoi tant de fusillades, de déportations ? Un instant démonté, Blumentritt reconnut que le renseignement avait porté davantage que des coups d'épingle et puis il eut un sursaut, c'était l'instant de vérité... « Je répète que je n'ai parlé que du front de Normandie, dit-il, où il y avait peu de Résistance armée (bien

entendu, pensais-je, on ne pouvait poser aucune épingle à cet endroit miné et hérissé de troupes comme le dos d'un porc-épic), mais dans le Centre, dans le Midi, ailleurs, partout, la Résistance nous a fait beaucoup de mal, elle nous a empêchés de colmater, de renforcer de raffermir notre dispositif. »

Nous étions une dizaine autour d'une table avec ce général d'Hitler. J'avais à mes côtés des camarades anglais, qui souriaient béatement dans leur moustache. Le général battu baissait la tête, vingt ans après ses mains tremblaient encore et ses yeux se remplirent de larmes. Alors j'ai pensé à vous, mes camarades, et à ce que vous étiez vous, dans ces maquis, ces mouvements, ces groupuscules, ces réseaux, que vous aviez créés en volontaires de toute votre âme, de tout votre cœur. En dépit des représailles meurtrières de l'Abwehr, de la Gestapo, de Vichy et de sa Milice, plus les hivers s'écoulaient rudes et les étés sans pain, plus vous tombiez ou étiez emmenés vers les camps de la mort, plus vous vous acharniez à grossir leurs rangs, à bonifier leur tactique, le plus souvent en aveugles, petites fourmis perdues dans l'immense fourmilière de la guerre mondiale. Même s'il arrivait que vous doutassiez de l'efficacité de vos services, vous saviez que vous ne vous trompiez pas. Vous étiez bien le levain de la pâte. Des fourmis certes, mais qui enrayent plus sûrement la machine que n'importe quel piège infernal et qui, aux flancs de l'ennemi, fabriquent laborieusement les défaites. L'armée occidentale d'Hitler s'est décomposée sur les plages de Normandie, grâce à la plus grande armada de tous les temps, mais surtout grâce à vous, le long des routes et dans les villes, dans les monts du Forez, dans la Montagne Noire, dans toutes les clairières ravissantes, où de nouveau les oiseaux s'égosillent et que nous parcourons pour commémorer vos prouesses, en suivant les traces de votre sang généreux.

Nos martyrs nous légèrent aussi le message d'avoir à faire en sorte que l'on ne revoie jamais semblable tragédie. Leur avons-nous obéi ? Je sens tellement que la Résistance nous reproche, aussi, de ne pas l'avoir fait à suffisance. Ce vœu, pour ma part, je l'ai recueilli à travers les mots hachurés des missives tourmentées de pliures, reliques des captifs, à travers les récits des rescapés qui le tenaient de la bouche des agonisants. Frappée au tréfonds de moi-même, je m'étais avancée dans l'allée des tombes secrètes, dans le carré des chambres à gaz, au bord des charniers exécrables, avide de saisir une lueur qui me permît de croire que la faute nazie pût être réformée. C'est ainsi que j'ai rencontré le Droit. Enquêtant auprès d'avocats allemands, commis d'office pour défendre les membres de mon réseau, dans un gigantesque procès devant le Tribunal militaire du Grand Reich, à Fribourg-en-Brisgau, l'un d'entre eux m'apprit qu'il avait sauvé quatre de nos agents du peloton d'exécution, grâce à un article de la Convention de La Haye. Peu importe, ici, le motif invoqué, mais j'ai trouvé que ce vieux monsieur, qui n'avait certes

rien à gagner et tout à perdre sous le règne de Nuit et Brouillard, avait fait preuve d'un grand courage moral en imposant les lois de la guerre à cet aréopage hitlérien. C'était bien une lueur dans le chaos pathétiquement décrit par Alain Guérin.

Depuis, j'ai passionnément épié les signes qui nous permettraient d'entrevoir que l'humanité « s'avavançait sur le chemin de la vertu », selon Plutarque : « C'est peu de bien juger, il faut que nos jugements influent sur notre conduite ; c'est peu de raisonner, il faut que nos raisonnements produisent des actions. » Des Européens convaincus critiquent vivement de Gaulle, de ne pas avoir été le Charlemagne de l'Europe des Six, mais je pense que lorsqu'il s'est fait acclamer par les ouvriers de la Ruhr, en 1962, il ne voulut pas céder à cette trop facile tentation. C'était encore bien près du national-socialisme, ce « bluff », encore trop près de « l'incohérence idéologique » du nazisme toujours essaimée dans le monde et qu'il convenait de purger définitivement en conservant pour quelque temps encore à la France dans son indépendance, la mission si réconfortante d'exercer un pouvoir pour le bien commun. C'est de cette patrie des Droits de l'Homme, que de Gaulle, à Londres, s'est totalement imprégné, lorsqu'il s'est dressé pour défendre, bec et ongles, la légitimité de la France, dont la certaine idée qu'il s'en faisait n'était pas du tout celle de la France de Vichy, tacitement enchaînée à Hitler. Raison pour laquelle je trouve abaissante, pour la Résistance, la mise en jauge par les uns et les autres, aujourd'hui, de l'Appel du Général de Gaulle, le 18 juin 1940. L'Appel, tous ses appels, quatre ans et demi d'appels, fortifiés par les échos qu'il en recevait, des leaders politiques de tous bords, antivichystes bien sûr, de longue ou de fraîche date, — où seraient-ils allés, sans lui ? quel était le havre, le rendez-vous où ils eussent retrouvé la France, sinon avec lui ? — mais aussi des Françaises et des Français, abandonnés chez les bourreaux dans la solitude de leur travail de sape. Ils savaient eux, que ce mot nouveau, éclos dans l'arsenal de la Seconde Guerre mondiale : le radar, c'était de Gaulle qui le maniait en leur nom sur tous les fronts, même celui de l'incompréhension de partenaires alliés, et qu'il leur permettrait de libérer la France, dans le respect des droits de l'homme, le seul antidote du nazisme, demain encore notre plus sûr garant de la paix internationale et sociale.

Ce que coûte une guerre de sang, de larmes, de douleur, d'autres guerres, d'autres révolutions, l'apprendront sans doute longtemps à ceux qui nous succèdent, mais pour qu'ils sachent les affronter, si par malheur, à leur tour, ils avaient à dégager la France, de grâce que nos eaux à nous soient claires ! Redevenons solidaires comme dans notre action passée, fidèles à l'idéal qui nous a animés et que nous voulons léguer ; cet esprit-là ne peut trahir, c'est celui de la RÉSISTANCE.

Préface

*du colonel Henri Rol-Tanguy,
chef régional des Forces Françaises de l'Intérieur
de l'Ile-de-France.*

1944, l'année de la Libération de la France voit à son aurore la Résistance rassemblée. La moisson de volontés et d'actions, puisées d'abord aux sources nationales d'autres résistances, se levait sur tout le pays. Ce qui n'était qu'embryon, au soir de la défaite, avait grandi, s'était fortifié, aguerri, organisé et préparait avec des forces nouvelles l'insurrection libératrice.

Le prix consenti était lourd et le compte encore ouvert. Mais la peur et le désarroi étaient chez l'ennemi. Pour la Résistance, il ne s'agissait pas encore de compter ses morts, ses prisonniers et ses déportés — français et étrangers de France —, mais de les venger, de se battre pour que vive la France ! Et cela à leur propre appel lancé des poteaux, des prisons et des camps. Appels d'hommes et de femmes « qui criaient la France en s'abattant », héros indestructibles comme leurs propres peuples.

Que vive la France au combat ! C'était bien là tout l'esprit et la mission de la Résistance. L'impulsion sans cesse donnée. Le levain de la lutte et de l'union de tous les patriotes portant avec honneur la France combattante aux côtés de l'Union soviétique, de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis d'Amérique et des autres résistances nationales, pour en finir avec l'abjecte et monstrueuse oppression hitlérienne.

Libérer la patrie ! cette volonté active justifiait l'impatiente et pressante espérance de voir rassemblées sur le sol national les Forces françaises de l'Intérieur, les Forces françaises libres — qui formeront bientôt la 1^{re} Armée française — unies aux armées alliées dans le commun combat libérateur.

Libérer la patrie, et la faire plus belle et plus forte, généreuse et unie. La Résistance a conçu en termes d'action ce qui reste à jamais la réalité et l'efficacité de sa mission, sa vue juste de la pleine et entière délivrance nationale. En ce printemps de 1944, le programme du Conseil national de la Résistance éclairait le chemin du combat

qui menait à la véritable libération du pays et de la nation, à leur totale rénovation, à la démocratie la plus large.

Nées de l'action et pour l'action, les directives du programme du CNR faisaient corps avec la dure réalité de la guerre totale et de la nécessité d'y faire face. De combattre non seulement pour mériter la Libération, mais aussi pour l'assurer, pour donner à la volonté légitime d'indépendance du peuple français et au Gouvernement provisoire de la République française, l'indispensable base de forces, d'organisation et d'unité nationales.

Les risques et leur prix eussent été insurmontables si le combat avait été désespéré, la population passive, les résistants isolés, l'ennemi et ses valets « français » assurés de leur domination.

La Résistance en avait décidé : son long combat était celui d'une patriotique renaissance des traditions et des enseignements des luttes contre l'oppression étrangère et la trahison intérieure, et de celles de sa propre expérience.

Il faut relire le *Prélude à la Diane Française* d'Aragon pour saisir d'un trait d'où est partie la Résistance pour aboutir à la lutte armée. De la souffrance de l'homme meurtri, trahi, mais debout... Puis, face à un vainqueur désorienté par ses épuisantes défaites à l'Est, s'affermissant dans son combat, répondant à l'appel séculaire des « Francs-Tireurs de France ».

Chronique de la Résistance fait revivre en une vivante fresque la lutte patriotique, sa symbiose profonde avec le peuple. Entreprise à sa mesure, bâtie avec du sang, des larmes, aux vides aussitôt largement comblés, sous les yeux mêmes de l'ennemi médusé. Dans une population dont l'abnégation et la dignité dominaient tout, à qui rien n'était épargné : les privations de toutes sortes, la pâleur des enfants, la délation et la répression, les otages fusillés, les déportés, les bombardements meurtriers..., et qui rejetait hors de la communauté nationale l'infâme troupeau des séides de la « kollaboration ».

Chronique de la Résistance retisse bien cette trame populaire, vivant support et tissu nourricier de toutes les complicités, de toutes les initiatives, de tous les moyens, de toutes les expressions qui matérialisaient l'irrésistible combat. Celui-ci était à la fois l'arme qui frappait, le puissant aimant pour qui était resté Français et rejoignait le juste camp, la sape qui minait jour après jour la force ennemie. Tout ce qui avait fait la puissance de l'oppression, les services acquis à un vainqueur temporaire, la présence de ses armées, s'amenuisait sous les coups conjugués de la Résistance nationale, des Alliés et de la dévorante bataille des fronts germano-soviétiques.

La force de l'occupant, bientôt assailli de toutes parts, ne serait plus que celle d'une armée de robots fanatisés ou effrayés, pressés de rejoindre leur tanière, non sans allumer encore des Ascq et des Oradour..., martyriser à dix contre un les maquis trop tôt rassemblés

ou aveuglément engagés, signant déjà leur défaite avec des croix sur les pentes des Glières, du Mont-Mouchet, du Vercors...

Chronique de la Résistance, c'est aussi le vibrant hommage au franc-tireur, au partisan, au maquisard, acier vivant de la Résistance, de son insaisissable armée. Clandestin et réfractaire aux faux papiers, aux retraites illégales, vivant et combattant dans « les villes sans regard » pour l'ennemi ou dans les campagnes complices, respirant par les poumons du peuple, le cœur battant au rythme de son espérance, mangeant son pain noir.

Avant-garde insaisissable parce qu'issue du peuple, enfantée dans ses souffrances, ses épreuves et son patriotisme, placée sous son égide, sûre de son appel le jour venu de la levée en masse, de l'insurrection nationale.

Avant-garde ouvrant la brèche dans la chair et le moral de l'ennemi, retournant contre lui l'arme de la terreur... Armée enfin, qui bousculant le temps cadencé de l'état-major anglo-américain, hâtera la capture et la déroute de la Wehrmacht et la libération du pays.

Le général de Gaulle ne se trompait pas lorsque, s'adressant à l'Assemblée d'Alger, le 18 mars 1944, il affirmait que l'action des Forces Françaises de l'Intérieur, « appuyée, au moment voulu, par l'insurrection nationale contre l'envahisseur, pèsera lourdement sur la décision stratégique ».

Les fruits amers de la lutte clandestine devinrent plus doux dans leur goût de vengeance aux jours de la reconquête. Le géant populaire se leva de toute sa hauteur. Le quotidien combat avait trempé les âmes, forgé les cœurs, armé les bras, préparé l'insurrection sacrée.

Pour la Résistance, ce n'était pas le temps des aventures. Les hommes du CNR qui la dirigeaient sur le sol national avaient bien pesé son engagement. La tragédie des maquis martyrs relevait de la désobéissance à leurs directives. Après les débarquements de juin et d'août 1944, le passage de la guérilla à l'insurrection puis à la guerre de mouvement, épousa les possibilités concrètes, l'affaiblissement réel de l'ennemi, la montée de la mobilisation populaire, l'action de destruction des armées débarquées dont la puissance se trouvait décuplée par l'aide et la protection irremplaçables de la Résistance insurgée, dont les FTPF étaient l'élément le plus dynamique et le mieux préparé.

Les cartes des opérations militaires de l'époque sont éloquentes. Les foyers s'allument, éclatent, chassent ou prennent l'ennemi au piège. Ses têtes de colonne en mouvement cherchent les routes momentanément libres, harcelées par les maquisards. La Résistance seule libérera les trois quarts du territoire national. Dès fin juillet, les flèches percent, s'allongent, courent après le temps et l'ennemi en déroute.

Mais les blindés et motorisés marqueront souvent le pas, les coffres

pleins de munitions, leurs réservoirs vides de carburant. Faute d'avoir fait confiance à la Résistance, les chefs alliés étaient pris au dépourvu. Ce sont les soldats — plus intelligents que les généraux, disait Engels — qui iront au combat avec confiance, au cri répété de « FFI ! FFI ! »

Le temps perdu se paya chèrement. Brest en ruine ne fut libéré que le 18 septembre 1944. Les poches de l'Atlantique et de Dunkerque en mai 1945. Et l'offensive de von Rundstedt, en plein hiver, dans les Ardennes, mit Strasbourg et Anvers en grave danger. Ces villes seront sauvées, en fait, par la formidable pression exercée par l'offensive générale des armées soviétiques de janvier 1945, précocement déclenchée à la demande pressante de Churchill à Staline, obligeant Hitler à lâcher ses proies.

Le franchissement du Rhin et la ruée des armées alliées sur l'Allemagne n'auront lieu qu'au printemps. Déjà, le 12 mars, Joukov est sur l'Oder et le 20, Koniev sur la Spree. Berlin capitulera le 2 mai. Cinquante jours de durs combats auront été nécessaires pour réduire la fanatique résistance nazie sur les fronts de l'Est. Les pertes des armées soviétiques s'élèveront à plus de trois millions de tués, de blessés, de disparus, pour libérer les pays de l'Europe centrale et l'Allemagne elle-même, du joug hitlérien.

Au cours du mois d'août 1944, Toulouse s'est libérée le 20 ; plusieurs grandes villes, dont Paris, répondent à l'appel de la Résistance par les grèves, s'insurgent, élèvent des barricades, bloquent les garnisons occupantes, aspirent les armées alliées en Bretagne, dans le Bassin parisien, et l'Armée française commandée par le général de Lattre, sur tout le littoral méditerranéen.

Marseille insurgée est libérée le 28 août. Puis ce sera l'haletante progression dans la vallée du Rhône, les réservoirs trop souvent asséchés ; Lyon et Grenoble dépassés, puis Belfort, Mulhouse et Strasbourg libérées avant la fin de novembre, l'amalgame spontanément réalisé dans le fraternel combat des unités françaises et africaines débarquées et des bataillons et corps-francs de la Résistance. La Belgique est totalement libérée le 31 octobre.

Paris — dont Churchill avait dit à Eisenhower que si la ville était libérée pour Noël 1944, ce serait le plus grand exploit militaire de tous les temps — avait pris la mesure de l'ennemi dès le débarquement de juin. Celui-ci n'osa pas décréter l'état de siège, provoquer la Ville aux insurrections légendaires. En juillet, elle verra ses rues et sa banlieue parcourues par de puissantes manifestations patriotiques, défiant un ennemi déjà apeuré.

Le crescendo de l'insurrection fut un modèle (Prague s'en inspira en mai 1945), la classe ouvrière déclencha le flot des grèves, ouvert par les cheminots, stimulé par le Comité parisien de Libération et le commandement des FFI amenant la gendarmerie et la police à suivre

le mouvement. Le brusque changement dans le rapport des forces confirma le commandement hitlérien dans ses craintes. Von Choltitz, commandant du « Gross Paris », tenta d'enrayer le soulèvement menaçant par des actes de terreur, il fut néanmoins surpris par le déclenchement de l'insurrection, le 19 août 1944, précédée de l'important appel des élus communistes de la région parisienne et l'ordre de mobilisation lancé par les FFI.

Une préface n'est pas un texte qui peut supporter un long développement et l'ouvrage y pourvoit. L'idée force a été d'abord la volonté bien pesée d'éviter le combat singulier FFI contre Wehrmacht et, la confiance assurée, d'obtenir, le moment venu, un large et actif soutien populaire.

Les facteurs décisifs du succès ont été rassemblés par la mobilisation totale, le commandement unique officiellement proclamé, l'ascendant moral conquis dans l'incessant combat, les légendaires barricades parisiennes, les armes conquises sur l'ennemi et le concours demandé et obtenu des Armées alliées et de la 2^e DB française commandée par le général Leclerc.

Rien n'a manqué à l'événement, même si un moment s'est glissée la ruse de l'ennemi surpris et destiné à un combat sans espoir.

La trêve conclue entre von Choltitz et ses négociateurs français était, a dit le général hitlérien, « en accord avec ma mission ». Mission qu'il aurait accomplie (la destruction de Paris exigée par Hitler), s'il en avait eu les moyens. Moyens qui ne purent arriver à temps, du fait de la libération rapide de Paris et de la marche accélérée des Armées alliées au-delà de la capitale insurgée.

La trêve fut désavouée par le général de Gaulle, et la Résistance a rempli, avec autorité, responsabilité et énergie, son rôle dirigeant. Elle a sauvé la ville et sa population.

D'ailleurs, finalement, les chefs responsables de la Résistance, du CNR et du CPL dans leur majorité, du commandement des FFI dans leur totalité, sans s'y référer formellement, ont respecté en fait la directive du général de Gaulle du 16 mai 1944, à savoir que « l'intervention armée de la Résistance dans l'agglomération parisienne ne devra être déclenchée qu'en cas de démoralisation prononcée de l'ennemi, ou bien en cas de retraite rapide de l'ennemi devant les troupes alliées ».

C'était bien le cas de l'armée hitlérienne en août 1944, et Choltitz lui-même a avoué ne pouvoir tenir ses troupes en main : « Elles regardaient du côté de la patrie. » Il était « incapable de réprimer la révolte qui fermentait à Paris », dira l'un de ses chefs, le général Warlimont, du haut commandement de la Wehrmacht.

Non ! Choltitz n'a pas épargné délibérément la ville, sa population. Sa proie insurgée lui a échappé par son propre combat. La vie sauve, le destructeur de Rotterdam et de Sébastopol exhala son dépit devant les Américains en avouant qu'il détestait les Français et leur capitale.

L'insurrection parisienne ne lui laissa pas le souci de décider du sort de cette capitale. Paris égal à lui-même disposa de celui du général hitlérien. Il en fit un prisonnier avant de recevoir sa capitulation. Ainsi, l'insurrection parisienne a bien été l'événement décisif qui a décidé de la Libération de Paris, ouvert ses portes, comme elle en avait reçu la mission, aux Armées alliées et à l'avant-garde de l'Armée française.

La belle citation gravée devant son Hôtel de Ville rend un hommage mérité à la capitale, à son peuple, à ses combattants : « Capitale fidèle à elle-même et à la France... s'est libérée par son propre effort... »

Les « vichyssois » sont partis dans les fourgons de l'étranger, et Pétain pour Sigmaringen. L'administration militaire alliée — l'AMGOT — doit céder devant l'intransigeance de De Gaulle appuyée sur la structure vivante des Comités de Libération et des forces militaires de la Résistance implantées dans tout le pays. Le programme du CNR oriente, et le mot d'ordre de l'aîné de la Résistance sur le sol national — du Parti communiste —, « s'unir, combattre, travailler », succède à celui lancé par Jacques Duclos en février 1943, « s'unir, s'armer, se battre ». Cet appel anime la reconstruction du pays, de son économie, l'amalgame des forces françaises dans une seule armée. Un puissant élan entraîne la nation dans la réalisation de ces tâches vitales.

L'Armée française s'élance du Rhin au Danube, jusqu'à Ulm et Berchtesgaden, devancée par l'Armée américaine qui fera la jonction avec les Soviétiques sur l'Elbe, à Torgau, le 25 avril. Le 8 mai 1945 le Reich hitlérien capitule.

La France aura été présente de bout en bout, de combat en combat, jusqu'à l'inoubliable victoire.

L'œuvre entreprise à la Libération appelle à de nouveaux efforts. Mais bientôt la renaissance nationale, dans la démocratie la plus large, telle que la voulait la Résistance unie, devra céder le pas à la primauté de la restauration de l'Etat, à l'orientation atlantique ; le programme du CNR est abandonné avant d'être complètement réalisé ; l'épuration tourne court ; c'est le temps des déceptions et des reniements.

Depuis, la Résistance a dû se chercher à nouveau, défendre ses combattants, retrouver son unité, lutter pour son honneur et sa place dans l'histoire. Répondre aussi en prenant l'initiative à la demande de la jeunesse avide de recueillir de la bouche même des résistants ce qui fut et reste un combat national, juste et grand par les sacrifices consentis et l'élévation de ses buts. L'ouvrage d'Alain Guérin, *Chronique de la Résistance*, en est désormais le vivant témoin. Si la difficulté de dire semble hanter l'auteur, il peut se rassurer, il a fait œuvre pie.

Le beau et grand navire *Chronique de la Résistance* est au port. Ses flancs recèlent maintenant l'héritage, le prix d'un combat qui dépassait le sort même de la France pour le lier à celui de l'humanité en péril.

Sa laborieuse et patiente croisière a mis à l'épreuve capitaine et équipage, mais ils ont su s'orienter dans la houle et les tempêtes de l'histoire — fût-elle revécue — pour nous apporter une éloquente et riche cargaison.

Le simple merci d'un résistant est donné à Alain Guérin et ses camarades, avec émotion et reconnaissance, de tout cœur !

H. R.-T.

INTRODUCTION

Les paradoxes du résistant

Où, malgré tant d'exemples bouleversants et de références pittoresques, la nature de la Résistance et la personnalité des résistants s'avèrent difficiles à définir.

« Moi, la chose qui m'effare, c'est quand je parle à des gens qu'on sait pertinemment qu'ils étaient plutôt avec Pétain, ben, tous ils me racontent ce qu'ils ont fait dans la Résistance. Ils ont tous fait quelque chose, tous ils trouvent quelque chose... Il y a des fois que c'est invraisemblable. "Mais vous savez, monsieur Gaspard, si vous saviez, nous autres, vous savez moi-même, si je vous disais ce que j'ai fait..." Vas-y toto, allez, raconte ta vie. Moi, je veux pas me vexer, je suis marchand de postes de TSF et de téléviseurs, je veux les vendre, moi, mes téléviseurs (...), donc je suis obligé quelquefois de subir la chanson... On a les larmes aux yeux par moments quand il vous dit : "Voyez, dans ce tiroir-là... Dis..." Il appelle sa femme. "Viens voir là, dis que c'est vrai qu'il y avait un revolver là, qu'était prêt, là !" La femme dit : "Oh oui, et puis il me faisait bien assez peur, vous savez, mais il avait dit : y sera là çui-là, s'ils viennent on fera c'qui faudra !" Seulement, ils n'ont jamais fait c'qui faudrait... ». Celui qui parle ainsi s'appelle Emile Coulaudon, plus connu comme « colonel Gaspard, chef des maquis d'Auvergne ». Ici, il témoigne dans un film qui fut un événement, *Le Chagrin et la Pitié*... Nous reparlerons plus loin du « colonel Gaspard », comme du film de Marcel Ophuls, André Harris et Alain de Sédouy. Pour le moment, tenons-nous-en aux paroles de Coulaudon. Des propos que, en fréquentant les anciens résistants, nous avons souvent entendus... Entendus et lus.

Ainsi, par exemple, dans *Le Journal de la Résistance-France d'Abord* de juillet-août 1984. C'est l'organe de l'ANACR (Association nationale des anciens combattants de la Résistance). A la page 12 de ce numéro, il est question du congrès départemental de cette association dans l'Isère. A ce congrès, le vice-président local, Henri Rolland, a évoqué ceux qui « se vantent d'actions imaginaires ». Il les a comparés au « pêcheur à la ligne qui, de récit en récit, écarte de plus en plus les bras pour décrire son goujon ». Et il a notamment

ajouté : « Souvenez-vous de ce “grand résistant” qui disait avoir à lui seul décimé une compagnie entière, non pas de perdreaux, comme on aurait pu croire, mais d’Allemands armés jusqu’aux dents, cela dans une zone contrôlée par le maquis et sans que personne ne s’en fût aperçu... Et dans un coin que tout le monde se rappelait, ce jour-là, tranquille et silencieux comme un sous-bois à champignons... » Autre exemple, ces deux phrases de Raymond Ruffin dans son livre *La Résistance normande face à la Gestapo* : « La Résistance, qui fut le fait de peu (5 % selon les estimations officielles) est revendiquée par beaucoup. Il est, à cet égard, plaisant d’entendre tel ou tel couard qui n’aurait pas osé se risquer dans la rue avec un tract en poche, évoquer les hautes actions par lui accomplies ! »

Le cheval et le chêne

« Je veux pas me vexer », dit Coulaudon. Selon le journal de l’ANACR, c’est « un éclat de rire général » de ses camarades qui accueille les propos de Rolland. Et Ruffin trouve cela « plaisant »... Mais, à vrai dire, on le sent bien, le « pas vexé » de l’un, le rire des autres et le « plaisant » du troisième sont amers. Et méprisants. Et même réprobateurs car, pour eux, ces tartarinades sont nocives. Elles nuisent à l’image de la Résistance... Sentiments logiques, dira-t-on. Tout naturels. D’autant plus que généralement vantardise et couardise vont de pair avec ambition et cupidité. Ça, la plupart des gens le pensent. Comme nous d’ailleurs jusqu’à tout récemment. Mais la plupart des gens ont-ils, mais avions-nous raison de le penser ? Ce sont le cheval et le chêne qui nous ont amenés à nous le demander. Le cheval de Leclerc et le chêne de Tronçais...

Quand Philippe de Hauteclocque, futur général Leclerc, « libérateur de Paris » et maréchal de France, n’était encore qu’instructeur à l’école d’officiers de Saint-Cyr, il avait un alezan nommé Iris XVI avec lequel il avait gagné plusieurs concours hippiques. Le 25 janvier 1999, l’hebdomadaire *Marianne* publiait un article inspiré du « dernier numéro du *Casoar*, la revue trimestrielle des anciens officiers de Saint-Cyr » et intitulé *Le cheval du maréchal Leclerc fusillé pour acte de résistance*. « Le 14 juin 1940, pouvait-on y lire, la cavalerie allemande occupe le quartier de cavalerie de Saint-Cyr-l’Ecole. Un commandant allemand demande à voir l’alezan. Un soldat allemand va le chercher dans son box, mais Iris XVI lui décoche une ruade. Le soldat est tué sur le coup. L’officier allemand fait alors fusiller le cheval de Leclerc par un peloton réglementaire de douze soldats. » Le chêne du Rond des Vernelles, en forêt de Tronçais, non loin de Montluçon, et donc de Vichy, a, lui, près de trois cents ans d’âge lorsque, selon l’expression de l’historienne Michèle Cointet, les « initiales de Philippe Pétain y sont martelées » et qu’il est baptisé « chêne du Maréchal ». Dans le défolement de la Libération, des

FFI égratignent son écorce de quelques rafales de mitraillette. Puis il est rebaptisé et le voici « chêne de la Résistance »... Du singulier destin de ce chêne et de ce cheval aurait-il fallu s'indigner ?

En vérité, quand il le fallait et là où il le fallut, les maquisards firent eux-mêmes leur police en mettant fin aux agissements de quelques gangsters ou voyous d'occasion qui tentaient de couvrir leurs exactions du drapeau de la Résistance. De même, les rares escrocs de la clandestinité furent-ils démasqués et châtiés. Au bout du compte, les véritables profiteurs de la Résistance furent beaucoup moins nombreux qu'on s'est complu à le dire. Et d'ailleurs, ceux qui s'y complurent ne s'y complaisaient pas innocemment. L'inflation du nombre d'usurpateurs et de profiteurs fut du même ordre et de même origine que celle du nombre, si formidablement exagéré dans un premier temps, des soi-disant « victimes de l'Épuration ». Et d'ailleurs, c'est surtout du côté des anciens « collabos », de leurs amis et de leurs héritiers, que l'on s'est gaussé des « résistants de la onzième heure », que l'on a daubé sur les « colonels à six galons » et que l'on a brocardé les « fifis » (sobriquet employé par les épurés pour désigner péjorativement les FFI). Alors, si l'on comprend l'agacement, l'irritation, voire la colère de certains résistants devant certaines tartarinades, comment ne pas avoir envie de leur dire que ces vantardises sont beaucoup plus des hommages indirects que des tentatives d'usurpation ? Ne furent-ils pas nombreux les simples citoyens qui, à partir de l'été 1944, éprouvèrent le remords de n'avoir rien fait, ni de bien, ni de mal, et qui s'inventèrent rétrospectivement vocations et actions pour faire bonne figure certes, mais aussi pour apaiser leurs remords ? Une automédication qui les amena à tellement répéter leurs naïfs mensonges qu'ils finirent par y croire eux-mêmes à leurs petits exploits imaginaires... Plutôt qu'une démarche perverse, nous préférons voir là une preuve de l'importance prise par la Résistance dans la vie du peuple français des décennies durant. Et d'ailleurs, ce n'est pas parce qu'une épopée se répand que l'épique s'éparpille, pas plus que la popularisation de la Résistance n'en galvaude l'héroïsme.

Bon, mais lorsque l'on écrit ces douze lettres et deux mots « la Résistance », encore faut-il savoir de quoi l'on parle. Dans son *Paradoxe sur le comédien*, Diderot note « combien il est fréquent et facile à deux interlocuteurs, en employant les mêmes expressions, d'avoir pensé et de dire des choses tout à fait différentes »... C'est pourquoi, même si les réflexions qu'il fait ensuite peuvent paraître oiseusement restrictives, le politologue Jacques Semelin a raison, dans l'*Introduction à l'édition de poche* de son *Sans armes face à Hitler*, de mettre en garde : « Le terme "résistance" est souvent pris comme allant de soi... ». Oh non ! qu'il ne va pas de soi, pourrions-nous enchaîner dans le style Coulaudon, et nous n'aurions pas tort. Bornons-nous à nous poser la question : la Résistance, les résistants — mais qu'est-ce à dire ?

Selon l'expression consacrée, quand on veut connaître plus précisément le sens d'un mot, on ouvre le dictionnaire. C'est évidemment ce que nous avons fait... Lorsqu'il y a un peu plus de cent trente ans, le médecin, philosophe, linguiste et politicien déjà sexagénaire Emile Littré rédigeait le sien, il est intéressant de remarquer que, dans le long article qu'il consacrait au mot *résistance*, s'il faisait quelques citations d'historiens destinées à éclairer le possible emploi militaire du terme, il ne donnait au mot aucun sens historique précis. Pour Littré, la *résistance*, c'est la « qualité par laquelle un corps résiste à l'action d'un autre corps » ; c'est le « nom donné à toute force qui agit en sens contraire d'une autre (...) dont elle détruit ou diminue les effets » ; c'est la « défense de l'homme et des animaux contre ceux qui les attaquent » ; c'est l'« opposition aux desseins, aux volontés d'un autre » ; c'est la « rébellion contre les agents de l'autorité », etc. ; et la seule définition politique qu'il nous offre paraît aujourd'hui singulière : « Parti de la résistance, se dit des hommes d'Etat qui craignent de s'engager dans des voies nouvelles et qui opposent une force d'inertie aux tentatives de réformes. » Si Littré est daté, son rival et contemporain Pierre Larousse eut, lui, des héritiers organisés qui ne cessent de mettre et remettre à jour son œuvre lexicographique. Alors, Larousse ? Eh bien, après avoir affirmé que la « résistance est l'action de tenir ferme en réagissant », le Larousse ajoute : « Action menée contre l'occupation allemande en 1940-1944 par les patriotes qui se refusaient à considérer la défaite comme définitive et à pactiser avec le vainqueur. » Les autres dictionnaires usuels ne sont guère plus éclairants. Ainsi, les « résistants », pour Quillet, est-ce le « nom donné en 1940-1945 à ceux qui s'opposèrent à l'occupation allemande et à la politique de collaboration ». Quant au Robert, il qualifie la Résistance d'« opposition des Français à l'action de l'occupant allemand et du gouvernement de Vichy » et définit les résistants comme des « patriotes qui appartenaient à la Résistance dans la Seconde Guerre mondiale ».

« Un peuple non conquis dans un pays conquis »

Aucune de ces définitions n'étant de nature à susciter l'enthousiasme, pouvait-on attendre plus et mieux du quatorzième tome du *Trésor de la Langue française*, qui va de « -ptère » à « salaud », et dont le CNRS produisit les 1 452 pages en octobre 1990 ? Déception. Une trentaine de mots et six citations... « Généralement avec une majuscule. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, action clandestine menée en France et en Europe contre les armées allemandes d'occupation, le mouvement qui en découle. » Dans la demi-douzaine de citations qui suivent, trois sont tirées des *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle ; deux du roman *Drôle de jeu* (1945) de Roger Vailland et la dernière d'une déclaration faite par Vladimir Jankélé-

vitch, en 1979, à la revue *L'Arc* (n° 75). « J'ai fait de la Résistance, dit le philosophe. Mes tâches dans la Résistance n'avaient d'ailleurs aucun intérêt en elles-mêmes, mais je voulais accélérer l'issue, je ne voulais pas rester les bras croisés en attendant qu'on me délivre. »... Rubrique suivante, après le substantif « résistance », le substantif « résistant ». L'intérêt est ici la mention de deux dérivés : « résistancialiste » et « résistantiel ». Le premier est défini comme « partisan de la Résistance » et illustré par une citation du roman de Simone de Beauvoir, *Les Mandarins* (1954) : « Le beurre (...) coûtait seulement moins cher du temps des Fritz. — Ne parle pas comme ça devant un résistancialiste, dit Lucie. » Quant à l'adjectif « résistantiel », il a pour sens : « Qui est typique de la mentalité des résistants ». Illustration, une citation du mensuel *Réalités* de janvier 1978 : « Voici un livre, *L'Enigme Jean Moulin*, libéré du conformisme et de la casuistique résistentiels coutumiers. »... Toujours dans le quatorzième tome du *Trésor*, presque rien de plus pour le verbe « résister », défini en quinze mots : « Pendant la Seconde Guerre mondiale, participer à la lutte contre les armées allemandes d'occupation ». Une définition qu'illustre une nouvelle citation de *Drôle de jeu* : « De Gaulle a été le premier, à une époque où presque tous désespéraient, à proclamer qu'il fallait résister »... Presque rien de plus, si ce n'est une précision étymologico-historique : ce verbe serait apparu en 1327 dans le sens de « faire effort contre l'emploi de la force par une autorité » (*Archives administratives de la ville de Reims*, tome II)... Et même frustration en feuilletant les dictionnaires étrangers. Ainsi, pour être plus belle, la définition de l'*Oxford Dictionary* n'est-elle pas plus satisfaisante : « Un peuple non conquis dans un pays conquis ».

Peut-on chercher dans des textes officiels une réponse introuvable dans les dictionnaires ? Oui, mais alors mieux vaut remplacer les termes vagues que sont « Résistance » ou « résistants » ou « résister » par une expression plus précise dont on peut remarquer le fréquent emploi dans les documents administratifs, l'expression « faits de Résistance ». C'est, en tout cas, après avoir employé cette expression que le *Code des pensions militaires d'invalidité* stipule :

« Sont considérés comme actes qualifiés de résistance à l'ennemi, à condition qu'ils aient été accomplis à dater du 16 juin 1940, les faits ou actes ci-après :

« *Premièrement*, le fait d'appartenir à l'un des réseaux, formations ou mouvements reconnus par l'autorité militaire (...) ;

« *deuxièmement*, tout acte caractérisé d'action contre l'ennemi, accompli en service commandé par les membres des réseaux, formations ou mouvements visés ci-dessus ;

« *troisièmement*, tout acte d'aide volontaire apporté soit à un réseau, une formation ou un mouvement reconnus comme dit ci-dessus au titre des Forces françaises combattantes, des Forces fran-

çaises de l'intérieur ou de la Résistance intérieure française, soit même individuellement à un membre desdits groupements ;

« *quatrièmement*, tout acte, même isolé, d'action contre l'ennemi et qui consiste en :

« a) la rédaction, l'impression, le transport ou la distribution de tracts ou journaux clandestins établis par une organisation reconnue comme il est dit au premier paragraphe ci-dessus ;

« b) la fabrication, non rétribuée, de pièces d'identité pour les membres de la Résistance (...) ;

« c) la fabrication et le transport du matériel radio en vue des émissions et réceptions des postes clandestins destinés à la Résistance ainsi que l'utilisation de ce matériel ;

« d) la fourniture volontaire et gratuite d'un local pour une réunion d'un groupe clandestin ;

« e) l'hébergement gratuit de résistants traqués ou blessés, de militaires français ou alliés évadés ou de parachutistes des armées alliées ;

« f) le passage, à titre gratuit, de résistants ou de militaires hors du territoire occupé vers la France libre, les pays alliés ou non belligérants ;

« g) la destruction ou le sabotage de voies ou moyens de communication, d'entreprises ou de matériels concourant à l'effort de guerre de l'ennemi ;

« h) les actions offensives ou défensives dirigées soit contre les forces militaires de l'ennemi, soit contre les autorités ou organismes militaires ou policiers placés sous son contrôle ou les individus collaborant avec lui ;

« i) la tentative de quitter un territoire occupé par l'ennemi ou placé sous le contrôle de l'autorité de fait se disant gouvernement de l'Etat français, ou le passage dans un pays non belligérant, pour rejoindre soit les Forces françaises libres, soit, à partir du 8 novembre 1942, les forces stationnées en Afrique du Nord ou Afrique-Occidentale française et, ultérieurement, les forces relevant du Comité français de libération nationale puis du Gouvernement provisoire de la République française (...) ;

« *cinquièmement*, les actes qui, accomplis par toute personne s'associant à la Résistance, ont été, par leur importance ou leur répercussion, de nature à porter une sérieuse atteinte au potentiel de guerre de l'ennemi et avaient cet objet pour mobile. »

Des cartes de différentes couleurs

Pour être minutieuse, la définition par inventaire que donne ainsi le *Code des pensions militaires d'invalidité*, c'est-à-dire la loi française, n'est pas sans lacune. Une intéressante critique indirecte en a été faite par un historien, doyen de la faculté des Lettres de Caen, le professeur

Michel de Boüard, à la conférence internationale sur *La Résistance et les nouvelles générations* qui s'est tenue à Florence, du 20 au 23 novembre 1959. « Nous avons, en France, a dit Michel de Boüard, une définition administrative, "officielle" de la Résistance. Lorsqu'un ancien résistant, un ancien déporté, demande aux autorités du gouvernement français la reconnaissance officielle de sa qualité de résistant, cette reconnaissance est établie par une carte d'une certaine couleur, si on le reconnaît comme "déporté résistant", par une carte d'une autre couleur, s'il est considéré, comme on dit, comme "politique". Les documents qu'il dépose sont examinés dans un esprit qui, à mon sens, est trop limitatif, la législation française a trop tendance à considérer la Résistance comme l'action d'agents spécialisés, d'agents professionnels de renseignement, professionnels d'actions armées partisans ; je crois que, si l'on veut vraiment la comprendre, il faut concevoir la Résistance comme quelque chose de tout à fait différent. Il est certain que les agents de renseignement ont une grande utilité, les partisans ont une utilité encore plus grande, mais ce qui est essentiel dans la Résistance, c'est le refus d'un peuple d'accepter l'occupation étrangère... »

De la même façon, on peut se demander si le *Code des pensions militaires d'invalidité* rend compte de la lucidité désabusée du fondateur du mouvement « Libération », Emmanuel d'Astier de la Vigerie qui, dans son petit livre *Avant que le rideau ne tombe*, invitait, en 1945, ses amis « porteurs de passions justes et anciennes » à « avouer que la résistance n'a pas été un système, mais une utopie, c'est-à-dire une vérité prématurée et une passion dont le jeu patient a prouvé que la cause de la fraternité des hommes ne se passe pas de la fraternité entre hommes ».

Quand, le 24 août 1944, le journal *Le Figaro* reparut « dans Paris délivré », son directeur Pierre Brisson écrivit : « C'est aux résistants dont les prouesses émeuvent le monde et qui payent de leur sang notre avenir, nos droits et nos prestiges, que l'on se doit de penser aujourd'hui. Ce sont eux qui donnent à la libération française son sens et sa portée. » De ce notable hommage, le *Code* rend-il compte ? Non, bien sûr. Mais pourquoi le ferait-il ? Telle n'est évidemment pas sa fonction. Et n'est-il pas naturel qu'en abordant la Résistance, les résistants et les résistants, on se heurte ainsi à la difficulté de définir... En 1961, à une conférence internationale organisée à Milan, celui qui animait alors le comité officiel chargé d'étudier en France l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, Henri Michel, avait assez nettement posé le problème : « La résistance est une lutte patriotique pour la libération de la patrie. Elle est aussi une lutte pour la liberté et la dignité de l'homme, contre le totalitarisme. Tous les résistants ne se reconnaissent pas dans cette définition : plus exactement, si tous acceptent la première partie, certains refusent la seconde. Mais, si l'on considère non les individus qui les ont composés, mais l'ensemble des

mouvements de résistance, il est incontestable que patriotisme et antifascisme ont été, séparément ou conjugués, les deux moteurs de leur action. »

Le point de vue de ceux qui « ne se reconnaissent pas dans cette définition » avait été clairement exposé, lors de la conférence de Florence déjà citée, par un des dirigeants du mouvement « Combat », René Cerf-Ferrière. « Si nous avions un dictionnaire à rédiger, déclarait-il, quelle définition donnerions-nous au mot *Résistance* ? (...) Je ne puis admettre la thèse selon laquelle la lutte contre le fascisme et l'antifascisme ont été la cause principale de la naissance de la Résistance. Principale ? Non, secondaire. La Résistance n'était pas seulement une lutte contre le nazisme, le fascisme et ses complices intérieurs. La Résistance en France n'a pas été la suite idéologique de la guerre civile qui déchira l'Espagne (...) Je ne crois pas que les membres du mouvement antifasciste en France, ceux du Front populaire de 1934-1936, peuvent se targuer du titre — je ne dis pas du nom, mais du titre — de "résistants". Ils étaient des antifascistes, pas des résistants. Je sais que dans la Résistance française, il y a eu des hommes et des femmes qui, en 1934, ne se trouvaient pas du même côté de la barricade. (...) et cependant, lorsque le mot d'ordre est venu, non pas seulement d'une voix, mais de nos cœurs, le peuple patriote, le peuple conscient, et non pas seulement l'élite, s'est levé. Nous ne faisons absolument aucune différence entre ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas. Nous ne demandions pas à nos camarades si oui ou non ils avaient été antifascistes. Ils étaient là pour défendre le sol sacré de la patrie, la liberté, et c'est pour cela qu'ils ont fait de la résistance ».

Assez représentatif de l'historiographie du quart de siècle d'après guerre, l'universitaire André Latreille défendait, en 1966, l'idée d'une évidente synthèse de l'antifascisme et du patriotisme. « Le mot de "résistance", écrivait-il dans *La Seconde Guerre mondiale ; 1939-1945, essai d'analyse*, a d'abord été lancé par le général de Gaulle pour signifier le refus de s'incliner devant la victoire provisoire de l'ennemi et devant l'acquiescement des résignés. Il entend donc caractériser un sursaut national (...). Plus tard l'expression a été appliquée également aux mouvements qui se sont dressés contre les régimes fascistes de toute étiquette, contre une politique et une philosophie destructrices de l'homme, donc à une réaction d'inspiration morale et politique, plutôt que nationaliste : en ce sens on peut parler d'une résistance allemande pour désigner l'opposition à Hitler mais cette résistance antinazie est cependant très différente de celle des populations en pays occupés, antiallemande autant ou plus qu'antinazie. En France, en Belgique, en Pologne, en Grèce, en Yougoslavie, la résistance a eu très vite le double caractère d'une insurrection patriotique et d'une révolte contre la tyrannie d'une idéologie monstrueuse. »

« Chacun sa guerre »... et chacun son après-guerre

C'est de la bouche de Georges Bidault, dans son appartement du quartier de l'Etoile, que j'entendis, pour la première fois, l'expression « chacun sa guerre ». Il qualifiait ainsi le combat clandestin de 1940-1944... Le successeur de Jean Moulin à la présidence du CNR n'était certes pas le premier à employer ces mots, qui depuis l'ont beaucoup été, devenant même, en 1986, le titre de la traduction d'un livre de l'historien américain Studs Terkel *Chacun sa guerre ; histoires de la Seconde Guerre mondiale*, mais, dits par Bidault, ces trois mots prenaient un poids certain. Le poids d'une rassurante évidence implicitement alourdie d'une inquiétante diversité, puisque « chacun sa guerre » impliquait évidemment « chacun sa Résistance ». Et donc la question : y a-t-il eu autant de Résistances que de résistants ? L'affirmer serait exagéré, mais soutenir tout le contraire serait sans doute imprudent... Donc chacun sa guerre, chacun sa Résistance, et, pour tout arranger (ou plutôt finir de brouiller), chacun son après-guerre... En avril 1995, un des animateurs du ministère des Anciens Combattants depuis le début des années 1980, l'universitaire Serge Barcellini, donnait à *Guerres mondiales et conflits contemporains*, la publication trimestrielle héritière de la *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale* (n° 178), un article intitulé *Les résistants dans l'œil de l'administration ou l'histoire du statut de combattant volontaire de la Résistance*. Sa lecture montre bien à quel point les empoignades de l'après-guerre, au lieu de les faciliter, ont rendu encore plus difficiles les tentatives de définition de la Résistance et des résistants. « Les cinquante années de débats parlementaires qui entourent l'attribution de la "carte verte", écrit ainsi Barcellini, reflètent à la fois la conception mythique dont a fait l'objet la Résistance — dont il faut conserver "l'esprit" et "l'authenticité" — et l'utilisation politique de la force de manœuvre que constituent les anciens résistants. (...) Au-delà de ces constatations, ce débat traduit deux conceptions de la Résistance — celle d'une Résistance militaire, compagnonnage des temps modernes, défendue par le courant gaullien qui tend à restreindre l'attribution de la carte verte grâce à l'instauration des forclusions et du filtre de l'homologation, et celle d'une Résistance plus civile et plus populaire défendue par le courant de gauche qui tend à faciliter l'attribution des cartes grâce à la levée des forclusions et à l'accroissement du rôle des associations "représentatives" dans les commissions d'attribution. »

Deux conceptions de la Résistance ? Certes. Mais un dédoublement tout à la fois très réel et politiquement plaqué sur la réalité. Cette division constitue un de ces éléments réputés incontournables mais dont on sait bien d'emblée qu'au fil de la plume on va sans cesse s'efforcer de les contourner. Un contournement qui, d'ailleurs, s'avèrera assez facile lorsqu'il sera question de l'essentiel... Ainsi la

constatation que, pour les résistants, l'exemple venait de loin. Loin dans le temps. Loin dans l'espace. Mais quel temps ? Et quel espace ?

Le temps des résistants, ce fut aussi pour certains le passé résistant de leur terre... Depuis les embuscades des Allobroges contre Annibal et des Arvernes contre César jusqu'aux francs-tireurs de 1870 se dressant contre les Prussiens, en passant par les bûcherons du Grand Ferré levant la hache contre les Anglais, les résistants avaient des ancêtres. Sans oublier les camisards ressuscitant dans l'ombre des maquisards des Cévennes. Dès septembre 1935, au mas Soubeyran, le futur académicien André Chamson intitulait *Résister* une allocution à la mémoire de ses ancêtres cévenols où il disait : « Résister, c'est sans doute combattre, mais c'est aussi faire plus : c'est se refuser d'avance à accepter la loi de la défaite. »

L'espace des résistants, ce fut pour beaucoup la soudaine imbrication de l'intime et du planétaire. Français apprenant passionnément la géographie pour suivre sur les cartes la litanie des victoires et des défaites. Auditeurs écoutant, malgré le brouillage nazi, le « Pom, pom, pom... Pom ! » de la Cinquième Symphonie de Beethoven, les voix désormais familières des *Français parlent aux Français* et les étranges « messages personnels ».

Et l'espace-temps des résistants, ce fut la grande métamorphose de ceux qui refusaient, de ceux qui disaient « non ! »... L'instituteur s'essayant à l'espionnage, le curé fournissant des faux papiers, le marin mué en maquisard, le paysan préparant des parachutages, le philosophe maniant la mitraillette, l'officier poussant à désobéir, le cheminot brouillant les aiguillages, le « pianiste » ne pianotant plus que des mots en morse, le boulanger pétrissant du plastic, etc. — dans la peur et dans la joie, dans l'angoisse et l'enthousiasme, rendez-vous avec la torture et la mort ou rendez-vous avec la liberté et l'avenir.

Mais, en écrivant cela, ne concourons-nous pas à précisément donner du résistant l'image que les meilleurs esprits déplorent tant. Une déploration qui, d'année en année, va s'accroissant et dont nous pourrions fournir cent exemples. Les auteurs les plus divers y donnent de la voix... Ainsi, en 1975, Gilles Perrault dans *La Longue Traque*. « L'extravagante image, écrit-il, que nous donnons de ce temps-là aux jeunes générations... Coups de filets, cavales éperdues, traques forcées, parachutages, fusillades, rendez-vous haletants : les jeunes générations doivent se dire que la France a vécu intensément entre 1940 et 1944. En fait, on s'y ennuyait beaucoup et la grande affaire des Français resta jusqu'à la fin de savoir si le ticket AK serait honoré, qui donnait droit à cinquante grammes de matières grasses. (...) La vie des résistants eux-mêmes n'avait pas le rythme échevelé d'une chasse à courre. L'angoisse était permanente ; l'action, sporadique. Jean Pronteau, engagé depuis 1940 et qui deviendra bientôt le responsable des jeunes de l'OCM : "On essayait surtout de survivre, même

si l'on raconte aujourd'hui une autre histoire. Le temps 'perdu' était considérable. Nous discussions indéfiniment, nous voulions tout repenser. Les problèmes d'intendance nous occupaient beaucoup. L'action ? Je dirai qu'en gros, il n'y avait guère plus de trente jours d'action par an." Mais ce sont ceux-là qui nous intéressent aujourd'hui. Maniant avec désinvolture l'accordéon du temps, nous contractons les mois ou les années monotones et étirons à tour de bras les journées d'exception. » Ainsi, en 1979, Jean-Pierre Azéma dans *De Munich à la Libération (1938-1944)*. « La mémoire collective, écrit-il, retient généralement du résistant une image confuse où s'entremêlent l'agent secret, le justicier ou le hors-la-loi qui tiennent de l'acteur de western, du chevalier sans peur et sans reproche, faisant sauter, mitraillette au poing, un nombre incalculable d'usines et de trains. Certes, il y eut des épisodes étonnants, voire rocambolesques, mais ils étaient l'exception. » Ainsi, en 1989, Jacques Semelin dans son ouvrage déjà cité. « Le combat par les armes des divers groupes et mouvements, écrit-il, fut l'un des traits majeurs de la résistance européenne au nazisme et il n'est pas question de mettre en cause la bravoure de ceux qui s'y sont engagés. C'est la représentation que l'on se fait aujourd'hui du phénomène de la résistance qui est simplificatrice, sinon caricaturale. (...) La manière dont certains ont écrit l'histoire de la "Résistance" n'échappe pas à ce penchant. Ainsi, pour ce qui est de la France, Henri Michel a dénombré quatre "lectures politiques" : la gaulliste, la communiste, celle de la résistance intérieure de la première heure et celle des militaires de l'armée de l'Armistice. A l'Est, on chantera "le glorieux combat des masses populaires contre la tyrannie fasciste". A l'Ouest, on célébrera "le courageux sursaut de l'unité nationale pour la Patrie en danger". » Ainsi, en 1995, l'Américain Douglas Porch dans son *Histoire des services secrets français*. « Les nombreuses légendes, écrit-il, qui, dès avant la fin du conflit, prirent naissance autour de la Résistance, et s'institutionnalisèrent par la suite dans la mémoire populaire et politique, obscurcissent quelque peu (son histoire), les innombrables romans et films qu'elles inspirèrent mettent tous en scène de mystérieux agents chuchotant des informations vitales pour l'effort de guerre, des résistants intrépides attaquant des trains, mitraillant de sinistres convois de Citroën chargées de sbires de la Gestapo ou posant des embuscades aux motocyclistes de la Feldpolizei et aux passagers de leurs side-cars sur des routes désertes de la campagne française. La mystique de la Résistance devint si forte après la guerre, et l'autosatisfaction des Français si générale, que les historiens ne sont que très progressivement parvenus, et non sans controverses, à évaluer les effectifs du mouvement et son incidence réelle sur les événements. »

Le prénom du poète

Par une démarche finalement assez proche de celle d'Henri Michel, ce ne sont pas quatre « lectures politiques » mais quatre « mémoires » des résistants sur Vichy que propose un historien de la génération suivante, Olivier Wieviorka. Quand, les 11, 12 et 13 juin 1990, l'IHTP (Institut d'histoire du temps présent) organise avec le CNRS un colloque international sur *Le régime de Vichy et les Français*, Wieviorka y intitule sa contribution *La mémoire des résistants face à Vichy*. D'emblée, il y affirme que « la mémoire résistante délivre sur Vichy quatre discours ». Des « discours » qu'il énumère... « Le souvenir communiste, dit-il, mis en œuvre par les membres ou par les proches du PCF, d'un jour ou de toujours (Emmanuel d'Astier, Lucie Aubrac, Jacques Duclos, Yves Farge, Auguste et Simone Gillot, Fernand Grenier, Pierre Hervé, Charles Tillon, Pierre Villon), analyse Vichy comme une trahison. Le capital, décidé à prendre sa revanche sur le peuple français, a bradé sur l'autel de l'argent les intérêts nationaux. Cette trahison conduit à une servilité indigne dans le domaine diplomatique et à une politique intérieure réactionnaire, voire fascisante. En ce sens, Vichy marque le retour des franges les plus droitières aux affaires. (...) Ce pouvoir corrompu, peuplé de filles légères et d'affairistes louches, ne bénéficie (...) d'aucune légitimité. Il ne se maintient que par la présence d'un Reich dont il gère au mieux les intérêts. Mais son influence sur le peuple est nulle et non avenue. » Olivier Wieviorka passe ensuite au second discours : « La mémoire gaulliste, qu'elle s'exprime par la voix du Général ou par ses représentants (Francis Closon, le colonel Passy, Rémy, Jacques Soustelle, Pierre Sonnevile) fonctionne différemment. Bien sûr, elle insiste sur la non-représentativité du régime, son allure réactionnaire, sa pratique collaboratrice. Elle dénonce la revanche des notables et la trahison des élites. Mais ce discours condamne avant tout l'armistice. Crime, parce qu'il abdique la souveraineté française, il constitue aussi une erreur stratégique. (...) Revanchard, le pouvoir active les divisions nationales et peut jeter le peuple français dans les bras du Parti communiste. Echec militaire, réaction, péril bolchévique se conjuguent dans la mémoire gaulliste pour rejeter un régime honni. »

Et l'historien en arrive au troisième « discours », celui de « la mémoire nationaliste » qui « ne tire pas les mêmes leçons des années 1940. Ses représentants (Groussard, Georges Loustaunau-Lacau, Paul Paillole) insistent sur l'âge du Maréchal, la corruption et les louches trafics de son entourage. Mais le discours emprunte des sentiers inédits en soulignant la filiation de Vichy, fruit de la corruption parlementaire, et de la III^e République. La mémoire opère par ailleurs une triple dissociation : entre les bons (le général Huntziger...) et les méchants (l'amiral Darlan...) ; entre un Pétain velléitaire et un Laval

décidé ; entre l'avant-1942, où tout est possible, et l'après, où rien ne l'est plus. (...) Tirailé entre les antiboches et les collabos, le régime offre les moyens de lutte que l'on doit saisir. Alors que les mémoires gaulliste et communiste obéissent à un rejet de principe, le souvenir nationaliste se fonde sur l'efficacité : les vichyssois se jugent à l'aune de leur mérite dans la lutte clandestine ». Quatrième et dernier « discours » selon Wieviorka, celui que délivre « la mémoire de tonalité démocrate-chrétienne » et « qui s'exprime dans une masse conséquente d'écrits (Charles d'Aragon, Georges Bidault, Claude Bourdet, Henri Frenay, Pierre-Henri Teitgen, Philippe Viannay, Alban Vistel) ». Ce « souvenir, classique, dénonce la revanche des possédants, une revanche facilitée par la décomposition de la République. De même, l'évolution du conflit dément les piètres calculs stratégiques de Vichy. Enfin, "la cour du roi Pétaud" (Pierre de Bénouville) fait sourire. Mais des arguments inédits ponctuent la démonstration. Tous les auteurs insistent sur la popularité du régime, ce qui les amène à dénoncer une politique nocive qui a trompé les Français. (...) On rapprochera de cette mémoire le discours humaniste (Jean Cassou)... ».

À l'issue de ce très utile inventaire, Olivier Wieviorka se montre prudent. Dans la Résistance, dit-il, « la diversité l'emporte sur l'unité », et, un peu plus loin, « l'analyse menée revêt peut-être un caractère trop tranché ». On comprend ces précautions... La Résistance fut, en effet, un phénomène si minoritaire et si populaire, si évident et si insaisissable qu'elle ne peut aujourd'hui nous apparaître que profondément paradoxale... Le livre de souvenirs de Madeleine Riffaud *On l'appelait Rainer* n'étant paru que quatre ans après le colloque précité, l'historien des quatre « mémoires » n'eut pas à rattacher son auteur à l'une d'entre elles. Eût-il eu à le faire qu'il l'eût sans doute, et avec raison, mise dans la « mémoire communiste ». Et pourtant, il s'en est fallu de si peu... Sa citation à l'ordre de l'armée du 26 août 1945, signée par Charles de Gaulle, sans préciser qu'elle avait alors vingt ans, rappelle notamment : « Arrêtée en juillet 1944 après avoir abattu un officier allemand rue de Solférino, a été torturée (...) puis condamnée à mort. Libérée par l'insurrection, (...) a attaqué à la grenade avec trois de ses hommes un train allemand... ». Mais comment Madeleine Riffaud était-elle, deux ans plus tôt, à dix-huit ans, devenue résistante ? « Elle aurait aussi pu, écrit-elle dans ses souvenirs rédigés à la troisième personne, s'engager dans une autre organisation que le Front national, avec les gaullistes ou dans un réseau chrétien, si avec eux elle avait d'abord trouvé la liaison. Elle cherchait un organisme, une structure qui se battait pour libérer son pays, la France, de l'Occupation. Le hasard, le sanatorium, l'amitié (amoureuse) l'aiguillèrent ainsi. (...) Il lui fallait prendre un pseudonyme, masquer son identité. Elle devint Sonia. Plus tard, ce fut Rainer. Elle avait lu Rilke, elle aimait les *Élégies de Duino* et choisit

de se baptiser du prénom du poète. “Ce n’est pas possible, dit un copain, c’est un nom allemand.” Mais un autre rétorqua : “Ce n’est pas contre le peuple allemand que nous nous battons, c’est contre les nazis...” »

Paradoxe, la Résistance, disions-nous... Les mêmes dictionnaires, qui nous ont déçu lorsque nous leur demandions de définir la Résistance et les résistants, expliquent très bien ce qu’est un paradoxe : « affirmation surprenante en son fond et/ou sa forme, qui contredit les idées reçues, l’opinion courante, les préjugés » (*Trésor de la Langue française*, douzième tome). Parmi les près de cinq cents témoignages que nous avons recueillis pour notre chronique, nombreux sont les paradoxaux. Ceux dont nous avons envie de dire qu’ils faut les lire pour les croire. Mais ceux aussi qui nous permettent d’essayer de répondre au vœu que l’helléniste et historien Pierre Vidal-Naquet exprimait ainsi dans *Le Nouvel Observateur* du 4 mars 1999 : « Après une indigestion de Vichy, après les vaines polémiques autour de l’engagement de Jean Moulin, il est bon de se rappeler ce que fut vraiment la Résistance. J’allais dire la Résistance toute simple, mais, justement, elle ne fut jamais simple. »... Paradoxaux bien sûr, mais aussi tellement caractéristiques, cette résistante et ces trois résistants que nous rencontrons maintenant. Tellement annonciateurs de tous ceux qu’avec ou sans eux nous allons rencontrer ensuite.

Les gâteaux du « Dupont-Bastille »

Il n’est pas assuré que l’entrée en Résistance d’Odile Arrighi soit tout à fait conforme à l’idée qu’on se fait généralement des prémices d’un tel engagement... « Pendant l’hiver 1940-1941, nous dit-elle, on était une bande de copains et il n’était pas rare qu’on se retrouve à dix ou douze pour coucher dans une seule chambre. On n’avait pas un sou, pas un ticket d’alimentation et pas un endroit où aller. Il nous arrivait de voler des fruits et des légumes aux Halles ou alors d’aller au “Dupont-Bastille”, de commander quelques cafés et de nous tirer sans payer après avoir piqué tous les gâteaux qui se trouvaient sur les tables. Je me souviens aussi d’être entrée avec de faux tickets chez un boulanger qui m’a virée en me disant que, la prochaine fois, il vaudrait mieux les imiter plus soigneusement... C’était aussi l’époque où on a commencé à rassembler des armes. Je me souviens d’en avoir transporté dans mon cartable. L’époque où j’ai été un peu sergent-recruteur pour l’“Organisation spéciale”, l’OS. Il fallait recruter les meilleurs : Fernand Zelnikov Liliane Lévy, Michèle Daikowski, Nicolas Berger, etc. Ils avaient tous entre dix-sept et vingt ans... ». Quand elle fut arrêtée, en 1942, la résistante communiste Odile Arrighi était une des dirigeantes parisiennes de l’OS, l’ancêtre des FTP. Déportée, elle survécut à trois ans de Ravensbrück.

Il n’est pas évident que Louis de la Bardonnie ait été un modèle de

respect des règles de sécurité... « A la campagne, nous dit le châtelain de Château-Laroque, il est impossible d'aller faire pipi devant sa porte sans que le voisin le sache... Mon plus proche voisin est à quatre cents mètres, mais si j'éternue un peu fort, il me dit "A vos souhaits !"... A la campagne, oui, tout se sait... Avec mes huit gosses qui étaient jeunes, mon personnel, l'institutrice pour les enfants, vouloir camoufler quoi que ce soit était impossible. J'ai donc mis tout le monde dans le coup tout de suite : le personnel, les enfants, l'institutrice. Je leur ai dit : "On fait telle ou telle chose, pour telle ou telle raison, parce qu'on doit le faire. Si on est pris, on est fusillé ! Alors, tous au travail pour la France !... Mais attention à tenir votre langue..." ». Quand j'ai été arrêté, les consignes de sécurité que nous avions décidées ont été appliquées séance tenante, et Vichy n'a rien découvert ici... ». Nous retrouverons bientôt Louis de la Bardonnie.

Il n'est pas certain qu'au « triangle de direction » des hôpitaux parisiens dont il était membre avec Yves Cachin, ou au Comité de Libération de l'Assistance publique auquel appartenait le docteur Jean Roujeau, on ait comptabilisé la chance dans les effectifs ou les munitions. Et pourtant... « Pendant ces quatre années, nous dit celui qui est devenu professeur d'anatomie-pathologie à l'hôpital Lariboisière, j'ai eu beaucoup de chance. En effet, normalement, j'aurais dû être arrêté dès le 25 novembre 1940. Ce jour-là, un des responsables des étudiants a été pris avec sur lui un carnet qui contenait en clair une liste d'une vingtaine de noms. Les nôtres. Il s'en est suivi un extraordinaire coup de filet. Je ne sais plus combien ont été arrêtés, entre vingt et trente. Or, moi, ce jour-là, je n'ai pas pu aller au rendez-vous parce que j'étais couché avec quarante de fièvre... Et ce n'est pas tout... Dans les années 50, un jour, boulevard Saint-Michel, j'aperçois un visage qui me dit quelque chose... Quelqu'un s'avance vers moi, me salue et s'écrie : "Tu te rappelles de moi ?... Tu devrais bien me payer l'apéritif..." ». En le regardant de plus près, je me suis souvenu que je l'avais eu comme malade à l'Hôtel-Dieu en 1941. Il avait alors seize ou dix-sept ans. Il était gentil, on avait bavardé souvent. On avait sympathisé et je m'étais occupé de lui un peu plus spécialement. Tandis que nous marchons vers un café proche, il me raconte : "Tu te souviens, mais tu ne sais pas tout... A cette époque, ma mère était employée à la Préfecture de police. Je lui avais parlé de toi en disant que tu étais sympa. Un jour, elle m'a expliqué qu'elle avait un dossier de recherche au nom de Jean Roujeau sur son bureau... Ce dossier, elle ne l'a pas détruit, mais, régulièrement, jusqu'à la fin de l'Occupation, elle l'a mis sous les autres dossiers, tout en bas de la pile. C'est pourquoi jamais personne ne t'a recherché." Oui, ça valait bien l'apéritif ! ».

Il n'est pas sûr que François Fonvieille-Alquier tienne sur la clandestinité les propos que vous attendiez. Qu'on sache pourtant que, s'il le dit mieux que la plupart, celui que nous retrouverons plus

loin n'est pas le seul à parler ainsi... « Les années les plus exaltantes de ma vie, nous dit donc Fonvieille-Alquier. Celles qui m'ont laissé les souvenirs les plus précieux. Qu'on ne m'accuse pas de céder au goût du paradoxe si j'avoue sans rougir avoir connu, malgré les malheurs du temps, une sorte de bonheur pendant ces quatre ans. Un bonheur lié à une tension permanente de toutes les facultés, de toutes les virtualités de l'être face au danger. Un bonheur nourri d'une exaltation sans failles, nourrie elle-même d'un affrontement quotidien avec le destin. Est-ce à dire qu'un tel bonheur ait ignoré l'inquiétude et la peur ? Bien sûr que non ! Pendant des années, je n'ai dormi que d'une oreille, comme si j'attendais les coups de crosse qui seraient frappés à ma porte ou cet autre signe annonciateur du drame : la portière d'une "traction avant" claquant sous ma fenêtre... C'est vrai, jamais je ne me suis senti aussi libre que dans la France occupée... Pas seulement parce que, sans domicile fixe, je vivais sous un autre nom que le mien — ce qui éliminait bien des attaches — mais surtout parce que j'étais totalement libre de mes choix... Ah, cette impression de liberté qui était la nôtre ! Alors que, dans les armées traditionnelles, l'expression "faire le sacrifice de sa vie" n'est qu'une clause de style, dès lors que tout manquement au devoir entraînerait l'intervention des gendarmes, dans la Résistance, au contraire, la notion de volontariat prenait tout son sens. C'est d'ailleurs sous le signe de ce volontariat, auquel elle doit l'essentiel de sa grandeur, que la Résistance fut le creuset où vinrent se fondre les individualités les plus diverses, quels qu'aient pu être les mobiles qui les ont fait agir... ».

Première partie

UNE RÉVOLTE TRÈS ORGANISÉE

